

C'est de la littérature : nouvelle : [1ère partie]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 19

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216400>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

po fèrè onna gueliouma; là rebotené; ajusté dâi solâ ao bet dâi canons et dâi metanmâs ao bet dâi mand-zés; met onna tiudra dein lo collet de veste et lài affubliè on boutnè de nè que l'einfoncè bin adrâi, po soi-disant catsi la frimousse; attatsè onna cordetta ao cou de cllia bedouma, la va peindrè à n'on tralet dâo pailo iô la Rosette cutsivè et sè catsè dézo lo lhi.

C'étâi dévai lo né. La fenna étâi saillâite po fèrè dâi coumechons. Quand le revint à l'hotô, que l'eintrè dein lo pâilo et que le vâi cllia carcasse ganguèllâ ao pliafond, le s'arrètè franc. Lo sang lài brassâ en moment, mâ l'eut vito pliorâ et la parola lài revegne.

— Eh vouâite-vâi mon fou, mon tabornio! se le fe. T'es ma fâi on galé lulu. Eh bin, ma fâi, tant mi! Te ne poivè pas mi fini. Y'a prâo grandteimps que te m'eimbètè et que te m'è fâ souffri, vilhio scélérat! Mè vouâique débarachâ et...

— Pas onco, Rosette, pas onco! lài fâ Pétolon ein saillèssènt sa tètâ dè dézo lo lhi et ein lài copeint lo subtil. Ah! te m'ein dis quie dâi galésès; mâ dis-mè vâi: te n'ès pas mouetta? tant mi. Ah! te voudriâ que séyo moo! Eh bin ne su pas pressâ d'allâ dein lo pâyis dâi derbons et mè vé mè soigni ao tot fin. rein què po te fèrè eindiaibliâ, où-tou? et cein, lo pe grand teimps possiblo, quand bin te ne repipârâi pas on mot!

— Eh bin, se l'est dinsè, repond la fenna que bis-quavè que 'na sorcière, ne sarein dou et te porriâ bin ne pas ètrè à noce. Et pisque te vâo qu'on reinmodâi la nièse, va que sâi de l'...

L'ont bintout à tsacon septante ans; ne sè pâo-vont pas passâ l'on dè l'autro; mâ sè tseacognont adé.

Tsacon preind son pliési iô lo tràovè!

Mort et ressuscité. — On avait fait courir le bruit de la mort de M. Eugène X. La chose ne s'étant pas vérifiée, un de ses amis écrivit au cousin du prétendu défunt: « Votre cousin Eugène n'est pas mort, ainsi que je vous l'avais annoncé par erreur. Cette bonne nouvelle m'a été donnée par sa veuve elle-même. »



Le Journal d'Yverdon a publié l'an dernier la jolie description que voici des Gorges de l'Orbe:

AUX GORGES DE L'ORBE

Sur un sentier étroit, pas très loin d'ici, une vingtaine de touristes, armés de chaussures blindées, munis d'une corde, mais dont l'aspect n'a rien d'exotique, contemplant avec une admiration étonnée une cascade dont les eaux violentes se précipitent d'une haute paroi de rochers.

— Merveilleux! dit l'un.

— Splendide! ajoute un autre.

— Mais, c'est une révélation, s'exclame un troisième, résumant l'impression générale.

C'est, en effet, une révélation. Il y avait là deux douzaines d'Yverdonnois, connaissant chacun la contrée mieux que sa poche: et à 15 kilomètres de leur ville, ils marchaient depuis une grande heure déjà dans un paysage à eux aussi inconnu que les plateaux du Thibet. Et pourtant cette gorge vierge n'est autre que celle de notre bonne vieille Thièle paisible. Mais là-haut, elle est méconnaissable. Là-haut elle s'appelle encore l'Orbe, de son nom de jeune fille; elle se livre à toutes ses fantaisies de jeunesse douces et gracieuses par moments, puis turbulente ou perfide ensuite, séduisante et jolie tourours.

Le but de notre course était de remonter le cours de la rivière, d'Orbe aux Clées. Expédition fertile en surprises pittoresques, au milieu d'une nature sauvage. Car, chose à noter, les ingénieurs n'ont rien enlevé de leur charme à ces gorges, auxquelles ils n'ont pas touché; bien mieux, ils les ont même embellies d'une cascade dont il est impossible de suspecter l'origine artificielle.

On aborde les gorges un peu en amont de l'usine de Rontchevaud par un couloir rapide que continue

un sentier escarpé longeant la falaise. Dès lors, c'est une marche animée et pleine de péripéties, une gymnastique dépourvue de poses plastiques et de gestes arrondis: on grimpe sur de gros blocs, d'où l'on saute sur de plus gros encore; on traverse et re-traverse la rivière, on s'élève le long des parois à des arbres providentiels, pour redescendre à l'aide de la corde un peu plus loin. C'est toujours un spectacle amusant, de voir son semblable s'agiter et se démener le long d'une corde, et qui contredit éloquemment l'insinuation méprisante que, descendus jadis du singe, nous y remonterions maintenant. Et tout du long, à chaque instant, le paysage change. Ce sont tantôt de hautes parois blanches profilant sur le ciel leurs découpures aux formes hardies et tourmentées; tantôt des berges couvertes d'une végétation fraîche et touffue; s'étirant et s'élargissant tour à tour dans son lit de roches, de « marmites » reliées par d'étroites rigoles. Quelques-unes de ces marmites sont parmi les plus belles qu'on puisse voir, soit par leurs dimensions, soit par l'élégance et le fini de leurs contours. Il en est de vastes et profondes, où l'eau garde une limpidité et une transparence de cristal, et d'autres plus petites, où elle tourbillonne à grand fracas. Ainsi l'on avance, pendant 2 à 3 heures, sans que l'intérêt faiblisse un seul instant, et l'on parvient au Creux de la Louche, sorte de cirque entouré de hautes parois abruptes, au fond duquel la rivière a creusé un chenal resserré, s'évasant à ses deux extrémités en de spacieux bassins.

On dîne; on chante; on se laisse vivre béatement. Et puis, on se remet en route, si j'ose m'exprimer ainsi. La marche est plus aisée dans cette deuxième partie; à part quelques blocs gigantesques à franchir, le reste du trajet se fait très simplement dans le lit plus large et moins profond de la rivière, quand ce n'est pas dans la rivière elle-même.

Peu à peu les falaises s'abaissent, le paysage s'adoucit, et nous débouchons des gorges, à quelques minutes des Clées. Une pinte est là, où l'on s'engouffre pour apaiser une soif exacerbée par la vue et le contact prolongés de tant d'eau; ceux que n'effraie pas l'escalade de 113 marches s'en vont visiter le château depuis les fondations jusques et y compris les chambres des bonnes. Et l'on s'en retourne vers la plaine par un chemin ombragé, très agréable, au-dessus des gorges. On passe au lac, puis à la grotte de Rontchevaud et l'on arrive à Orbe.

Distinguons. — M. S. voyant un matin son domestique dans un état d'ivresse très prononcé, lui dit:

— Quoi! déjà ivre de si bon matin!

— Pardon, monsieur, c'est d'hier soir.

Héritier malgré lui. — Un neveu avait offensé son oncle. Celui-ci lui dit dans un moment de colère:

— Te n'arè pâ me n'arètâzo.

— N'in vu ran dè vouthro n'arètâzo.

— E bin, te l'arè.

— Ne le vu pâ.

— Te l'arè.

— Ne le vu pâ.

Et enfin le neveu fut forcé d'être héritier.

C'EST DE LA LITTÉRATURE

Nouvelle.

REN n'étonnait autant Céphise Badoud que le volumineux courrier reçu chaque jour par sa maîtresse, Mme Desponds-Lavanchy, veuve du professeur Desponds et présidente de quelques œuvres de secours fondées à Lausanne depuis le début de la guerre. Or, les derniers jours de décembre, la correspondance de Mme Desponds s'était accrue de toutes les lettres traditionnelles de vœux et de souhaits que reçoit une femme du monde, même habitant une modeste ville vaudoise.

Céphise, arrivée d'Albeuve, en automne et qui, de sa vie entière — dix-sept à dix-huit ans — n'avait pas écrit cinq lettres et n'en avait guère reçu plus de quatre, demeurait bouche bée à la vue du paquet de missives et d'imprimés que le facteur lui laissait dans les mains.

— Y en a-t-il! Y en a-t-il! s'exclamait-elle deux minutes plus tard en déposant le tout sur la table à écrire de madame. Y en a-t-il! Y en a-t-il!

— Je t'ai déjà dit, Céphise, qu'il ne faut faire au-

cune observation quand tu as quelque chose à me remettre, déclarait Mme Desponds en triant ce courrier. Tiens, voici justement une lettre pour toi...

— Pour moi? répéta Céphise absolument ahurie.

— Oui ma fille. « A Mademoiselle Céphise Badoud, chez Madame Desponds-Lavanchy, avenue de Rumine, Lausanne, Canton de Vaud, Suisse. » Au moins, elle ne risquait pas de s'égarer en route... Allons, prends, elle vient de chez toi, d'Albeuve.

Hésitante, Céphise prit la lettre qu'elle considérait avec un étonnement mêlé d'inquiétude et s'en fut à sa cuisine pour l'ouvrir. Ah! c'était une bien belle page. Dans un brillant cadre de roses très rouges, aux feuilles très vertes, s'alignait le texte écrit d'une main encore inexpérimentée, sans doute, mais qui, en cette occasion, s'était efforcée à donner son plus bel effort. L'ensemble était, d'ailleurs, agréable à l'œil, et Céphise, avant que de lire, le considéra un instant d'un air de respectueuse admiration.

Soudain, elle fronça le sourcil et, toute pleurante, courut vers le cabinet de Mme Desponds en geignant de tout son pauvre cœur.

— Oh! madame! madame! Est-il Dieu possible! Oh! Oh! Oh!

— Qu'est-ce donc?

— Notre pauvre maman qui est morte.

— Mais, non...

— Mais si... Oh! Oh! Vous n'avez qu'à lire.

En toute autre circonstance, Mme Desponds, très à cheval sur l'étiquette, eût rappelé à Céphise qu'une servante parle à la troisième personne lorsqu'elle s'adresse à ses maîtres, mais le bouleversement de la brave fille était tel que Mme Desponds ne pensa pas à réprimander.

— Voyons, montre-moi ça...

Elle prit la lettre et lut:

Ma chère sœur,

Ma lettre va remplir d'une amère douleur ton cœur sensiblo. La mort t'eint de nous ravir celle qui nous prodiguait ses soins et son amour. Notre tendre et vénérée mère a expiré ce matin et sa dernière parole a été pour bénir ses enfants et les recommander à Dieu. Sois forte contre la douleur. L'infortunée aura lieu après-demain et nous espérons que rien ne t'empêchera d'y venir pleurer avec nous.

Je suis avec une profonde tristesse

Ton frère pour la vie

Marcelin BADOUD.

Mme Desponds relut cette lettre.

— Quel âge a ton frère?

— Treize ans, madame.

— Hum! Treize ans! Il est joliment avancé pour son âge...

— Oh! oui!

« Sans doute le régent lui a-t-il dicté », pensa Mme Desponds, mais elle n'en dit rien. Après tout, le style ne faisait rien à l'affaire. L'événement n'en demeurerait pas moins. Et il fallait aviser à envoyer chez elle la pauvre Céphise, dont le désespoir était grand. Le matin même, elle prenait le train pour Montreux et, de Montreux, la voie d'Oberland et les chemins de Gruyère. Mme Desponds lui avait donné une robe noire et acheté un chapeau garni de crêpe, ainsi elle arriverait déjà vêtue de deuil dans son village. C'était correct, et Mme Desponds aimait à être et à paraître correcte.

Le trajet en chemin de fer s'effectua, d'ailleurs, sans encombre. Certes, la pauvre fille avait le cœur bien gros et les larmes à fleur des paupières, mais, à cet âge, le mouvement, la vie ambiante, les paysages qui se succèdent, l'oiseau qui vole, la vache au pâturage, tout cela endort la douleur. Et puis, Céphise était un peu flattée de l'attention éveillée par ses vêtements noirs et ses yeux rougis. Les voisins se montraient prévenants. Une femme qui retournait à Montbovon la reconnut. Elle avait un frère à Albeuve et y séjourrait chaque été pendant les foins. Or, la mère de Céphise habitait hors du village, une maison isolée non loin des prés où cette femme venait faner. De là, des relations de voisinage, un brin de causette et, même, parfois, un coup de main.

— Mais, je ne me trompe pas; vous êtes bien Céphise Badoud, de rièrè-Albeuve, à côté du pré Tor-nare?

— Oui, bien sûr...

— Et vous remontez ?
 — Las ! oui !
 — Ça va toujours chez vous ?
 Ici Céphise rappelée soudain à la réalité, pleura bruyamment.
 — Ma... ma pauvre maman... est morte... bégayait-elle.
 — C'est pas Dieu possible ! Je l'ai encore vue mardi au marché de Vevey, sur la placette... Nous avons causé... Elle m'a parlé de vous... Une pareille bonne femme... Et travailleuse !
 Céphise sanglota sans répondre.
 — Et de quoi est-elle morte ? Un accident peut-être bien ?
 — Je n'en sais rien... J'ai eu la lettre ce... matin, à Lausanne, et je suis partie tout de suite.
 (A suivre)



TABLEAUX VILLAGEOIS
 Au bon vieux temps.

Au bon vieux temps, au temps de nos grand-mères, on ne quittait pas le village. La vie s'écoulait comme l'eau des rivières qui s'en va lentement vers le grand lac. Peut-être qu'on était plus heureux qu'aujourd'hui, parce qu'on savait jouir des joies qu'offre la vie campagnarde. On travaillait beaucoup. On se levait avant le jour pour soigner le bétail dans les étables basses où brillait un falot suspendu aux solives. Puis quand venait le mois de juin, les faucheurs s'en allaient dans la prairie humide et rosée. Les faux glissaient dans l'herbe tendre et les andains s'allongeaient lentement, laissant entre eux, deux petits chemins parallèles... On récoltait le foin, puis quand on ramenait le dernier char, tard à la nuit tombante, on accrochait au haut de l'échelette un gros bouquet de marguerites ou de reines-des-prés. Et les filles, assises dans le foin, parmi les râtaux et les fourches, chantaient des chansons gaies tandis que le char cahotait dans les ornières de la route. De retour à la ferme, savourer le repas du soir, un vrai repas de noce, avec du rôti, des poulets et du vin du pays. La cuisine était pleine, et la chambre voisine, et il y avait des gens jusque sur le pas de la porte. On riait, on chantait, on était tout joyeux ; on se racontait des histoires... Puis quand les vieux se rassemblaient autour d'une bouteille poussiéreuse, les garçons et les filles s'en allaient danser dans la grange. Le vieux Jean-Daniel, assis sur une chaise, pressait et distendait tour à tour son vieil accordéon aux soufflets aigres. Et les filles riaient, et les garçons, avec leurs gros souliers, dansaient en battant la mesure.

Jean des Sapins.

LE FEUILLETON



BERTHE BERNARD
 Nouvelle vaudoise inédite.
 (Suite.)

Berthe s'absorbait dans la contemplation du paysage.
 — C'est singulier, dit-elle tout à coup en se tournant vers Georges Vaudroz. J'ai passé cent fois par ici, je connais bien cet endroit, je ne l'ai jamais vu aussi beau qu'aujourd'hui.
 Et, tout en parlant, comme elle regardait Georges de très près, elle s'aperçut pour la première fois que, sous la moustache blonde, l'arc allongé des lèvres était admirablement dessiné.
 — J'éprouve cela à chaque printemps, répondit-il. La surprise du renouveau, sans doute...
 — Oh ! non. Je ne crois pas. C'est autre chose... Je sais ce que vous voulez dire. Non. Il s'agit d'une impression plus inattendue, plus neuve. Tenez, là-bas, ces montagnes de Savoie, ce n'est qu'à présent que j'en comprends la beauté, les lignes vaporeuses, les nuances si fines... Vous ne les regardez seulement pas !

— Mais, je les connais bien ! s'écria Georges en souriant et sans détourner les yeux.
 Car lui-même, en ce moment, était fort occupé à observer les cheveux de Berthe, qu'il n'avait jamais vus de si près.
 — Je le pense, fit-elle, mais je les connais aussi.
 Et comme leurs regards se rencontraient, la jeune femme remarqua que les yeux de Georges se teintaient légèrement sur le blanc de la cornée d'une nuance d'azur très douce, comme si l'iris s'y épanchait, et que cet iris lui-même était d'une profondeur incroyable. « Comme le lac », pensa-t-elle, puis elle dit :

— Elles ne m'en semblent pas moins nouvelles.
 — Cela vient très probablement de la longue claustration où vous vivez depuis des mois. Vos sensations, longtemps endormies, se réveillent avec un besoin de s'exercer qui double l'effet produit par les choses vues. Ce qu'on a oublié semble nouveau.
 — Peut-être bien. Il faut un temps de repos pour ne pas se blaser, pour que l'esprit renaisse à toutes ses jouissances.

Et elle était forcée de convenir qu'avec ces yeux bleus et cette coloration claire il n'y avait que la teinte blonde qui fût possible ; forcée de s'avouer aussi que cette coupe de barbe était de mode et n'ayant, chez Georges, rien d'exagéré ni dans la forme, ni dans la dimension, la trouver laide était parfaitement ridicule. Le substitut disait, un peu pédant peut-être, mais par suite de l'habitude professionnelle évidemment :

— C'est si vrai qu'un temps d'arrêt est nécessaire en tout, que je ne puis m'attacher longtemps à la même besogne. Quand je prépare une cause, par exemple, savez-vous ce qui m'arrive ? J'abandonne tout à coup mes dossiers. Je prends un livre... De la prose, des vers... peu importe ! J'en lis quelques pages... Puis, je reviens plus dispos à mon travail.

— Mais, n'est-ce pas de l'inconstance ? s'exclama Berthe en train de se demander ce qui avait valu aux visages blonds la réputation de passer plus vite que les bruns, attendu que Georges Vaudroz, du même âge que Jules, n'avait pas une ride.

— Dites, n'est-ce pas de l'inconstance ? répéta-t-elle en souriant.

— C'est tout au plus de l'habileté, une façon de modérer ses plaisirs pour les rendre plus intenses et plus durables... Peut-être aussi de la prudence, un moyen d'aller au devant de l'instabilité des choses, de la variation des goûts, car ce qui plaît un moment peut déplaire l'autre...

Votre profession vous plaît, cependant ? fit Berthe d'un ton distrait, sans donner grande importance à la question ; tout occupée qu'elle était à poursuivre ses investigations sur la personne de son voisin.

— Assurément. Cependant, peut-être aimerais-je

d'avantage le professorat, l'étude théorique... je ne sais...
 — Toujours de l'inconstance.
 — Mais non... Croyez bien que je suis au contraire très tenace dans ce que je veux, mais fort patient aussi.

Ce retour sur lui-même, sur sa propre psychologie, provoqua des questions de Berthe sur le temps, pas très lointain, où ils ne se connaissaient pas et amena Georges à parler de son enfance, de ses parents, de sa mère qu'il adorait. Et voyant l'intérêt éveillé de la jeune femme, il se laissa aller à une longue causerie pendant laquelle le temps passa. Ils se remirent en route au moment où le soleil s'inclinait vers le Jura et n'arrivèrent à la porte de Mme Bernard qu'à la tombée de la nuit, ce qui, d'ailleurs, permit d'éviter l'indiscrétion des curieux. A ce moment, tous deux avaient oublié le motif de leur promenade, et, au moment de se séparer :

— Je vous remercie, monsieur, dit Berthe. Voilà une bonne après-midi, une charmante sortie.
 — Nous la recommencerons, affirma Georges.
 (A suivre.) G. HÉRITIER.

LES SPECTACLES

GRAND THÉÂTRE. — Dimanche 8, deuxième et dernière de *Mignon*, opéra comique en quatre actes d'Ambroise Thomas.

Lundi 9, représentation extraordinaire de gala avec Mme Maria Kouzevoff dans le rôle de Thaïs, du célèbre opéra comique en six tableaux de Massenet.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine : *L'Ecole du Bonheur*, comédie sentimentale en deux actes, avec Mary Pickford ; *Les lils sous l'orage* et *L'accalmie*, deux nouveaux épisodes des *Gamins de Paris* ; *Piccratt Express* ! en deux actes, avec le rival Fatty ; *Les courses d'estoffettes de Zurich du 24 avril 1921* et *Les funérailles de l'ex-impératrice d'Allemagne*, deux exclusivités du Royal Biograph ; *La course à pied*, septième film officiel de l'Ecole de Joinville et *Gaumont-Journal*, avec ses actualités mondiales.

LE MARIAGE DE L'ASSESEUR. — Nous voici au terme de cette brillante série. Plus que trois représentations, ce soir et demain, dimanche, en matinée et soirée. Et le succès n'a pas failli un instant. Que les retardataires ne manquent donc pas l'occasion.



ASSOCIATION DES VAUDOISES
 Pour « In Memoriam ».

La Société des Vaudoises « La Montreusienne » s'étant chargée de la vente des papillons pour « In Memoriam » à Montreux, Clarens, Territet et environs, le 16 avril, a vendu le beau chiffre de 10,784 papillons, 1590 drappeaux, 984 fleurs, 450 cartes et 50 brochures *Le Suisse mobilisé*. En outre, Mme Matter-Estoppey ayant composé une double ballade intitulée *Pour la Journée des Papillons*, il en a été vendu 870 exemplaires. Après avoir fait les comptes et déduit les frais, la Société « La Montreusienne » a eu le plaisir d'envoyer à « In Memoriam » la somme de 4344 francs 40. La Secrétaire de « La Montreusienne »

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
 PHOTO-PALACE - LAUSANNE
 1, Rue Pichard Rue Pichard,

Vermouth NOBLÉSSE
 DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

Redaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
 J. MONNET, édité resp.
 Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.